

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X
									J	
	12X		16X		20X		24X		28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE DUC DE KANDOS

TROISIÈME PARTIE — LE FRATRICIDE

VII — ENFONCÉ TOUT LE MONDE, MOINS UN !

— Jo vous demande donc de nous relever, Sylvain et moi, de

nos fonctions, continue-t-elle en riant ; il y a de quoi occuper deux hommes, et de les confier à M. le marquis.

— Vous en croyez-vous capable ? interrompit le duo en s'adressant à Cuchillo.

— Ou, mon père. Pendant deux ans, je me suis occupé d'agriculture, à la Plata, et, avec les conseils, sous la direction de M^{lle} de Léon, si elle veut bien avoir cette bonté, je crois... je ferai de mon mieux... et j'arriverai, j'en suis convaincu, à vous satisfaire.

— Soit ! fit le duo. Nous le verrons bien.

— Monsieur le marquis, reprit Jeanne, avec une grâce charmante, est-ce que votre ami, M. Bernard, ne pourrait pas aussi vous être utile en cette circonstance ?

— Très utile ! répondit Cuchillo, reconnaissant de ce qu'elle courait ainsi au devant de ses désirs secrets, et jo vous remercie de cette bonne pensée, pour moi et pour lui, de tout mon cœur.

Si Louis Clermont avait été là, il eût dit : « Cela va comme sur des roulettes ! »

Quant à Cuchillo, il était enchanté et touché à la fois, de la tournure naturelle et simple que la situation prenait sous la bienfaisante influence de M^{lle} de Léon.

— C'est vraiment une fée ! se disait-il, plein d'admiration.

— Qui est cet homme, votre ami, ce monsieur Bernard ? demanda le duo d'un air de défiance.

— Un ancien professeur, parti en Amérique pour y chercher la fortune, répliqua le faux marquis, et qui, comme tant d'autres, n'y a trouvé que la misère. Nous avons été gauchos ensemble... Il m'a sauvé la vie...

— Comment cela ? fit Annette, dont la curiosité s'éveilla à ce mot.

— C'était dans la pampa. Un taureau sauvage s'était échappé du corral où nous l'avions renfermé... Je le poursuivis et l'atteignis avec mon lasso, mais je m'y étais mal pris, et la secousse me jeta à bas de mon cheval. Le taureau, furieux, revint sur moi et me déchira le flanc d'un coup de corne. J'en porte encore la cicatrice.

On voit que les deux complices avaient tout prévu, même l'explication de la blessure laissée par la navaja du véritable Paul de Kandos, au cas où elle eût été constatée, un jour, par un hasard quelconque.

Cuchillo avait pâli en prononçant ces mots, qui lui rappelaient son duel et la mort de ce fils dont il venait de prendre la place.

— Alors ?... demanda Jeanne émue.

— J'étais perdu ! pour.

— L'animal allait m'ouvrir la poitrine, quand Bernard, se jetant héroïquement sur lui, détourna son attention. Il y eut un moment terrible ; je le crus perdu à son tour... Heureusement, il a un grand sang froid. Il enfonga son long couteau au défaut de l'épaule, et le taureau tomba foudroyé.

Le duo et Jeanne poussèrent un soupir de soulagement.



Mlle de Léon, un sac de voyage à la main et causant avec Annette, attendait Sylvain pour la conduire à Besançon

—C'est bien, reprit le premier. Qu'on fasse venir cet homme, et qu'on me le présente ! Qu'on fasse venir Sylvain en même temps.

Peu de moments après, Bernard entra dans la pièce, suivi, à l'intervalle d'une minute, par le vieux paysan franco-comtois.

—Monsieur, dit le duc froidement, vous avez sauvé la vie à mon fils, et vous êtes sans position. Le marquis me répond de vous et désire vous garder près de lui. Vous pourrez vous rendre utile ici, en l'aidant dans la surveillance et l'exploitation des terres qui dépendent du château de Kandos.

« Mes fermiers ont besoin de subir l'impulsion d'hommes actifs et entendus. Mon âge et la cécité m'ont condamné à l'impuissance. Si vous le voulez, il y a là de quoi employer votre intelligence.

—Monsieur le duc, j'accepte avec reconnaissance, répondit humblement le cynique coquin. Tout mon zèle, tout mon sang, sont à vous, comme au marquis.

—Vous vous entendrez donc avec lui qui s'entendra avec Mlle de Léon. Sylvain est-il ?

—Oui, monsieur le duc, fit ce dernier, qui était resté en arrière, et s'avanga.

Louis Clermont, se retournant à ces mots, l'aperçut seulement alors, et tressaillit sous le regard du vieux paysan, attaché sur lui avec une expression étrange.

—Sylvain, reprit le duc, tu dois avoir déjà reconnu le marquis...

—Parfaitement, bien que monsieur le marquis ait changé, depuis tant d'années...

—Désormais, c'est lui qui te remplacera, ainsi que ma chère Jeanne. Tu resteras exclusivement attaché à ma personne. Il faudra prévenir nos gens... de cet heureux retour.

« Maintenant, je désire demeurer seul... ajouta-t-il plus lentement. Je suis un peu las. Reste, Sylvain, néanmoins... j'ai un mot à te dire.

Cuchillo allait se retirer, quand un regard suppliant et expressif de M^{lle} de Léon le fit, au contraire, s'avancer vers le duc.

—Mon père !... dit-il.

Le vieillard, après une seconde d'hésitation, tendit sa main d'aveugle longue et desséchée.

Un nouveau regard de Jeanne dicta à Cuchillo ce qu'il de vaît faire.

Il s'inclina et porta cette main à ses lèvres.

Tout le monde sortit, à l'exception de Sylvain.

—Sylvain, demanda le duc d'une voix rauque, est-ce que mon fils est bien changé ?

—Oui, monsieur le duc.

—Cependant, tu l'as reconnu ?

—Oui, monsieur le duc.

—Je le reconnaîtrais aussi alors, si je pouvais le voir ?

—Certainement !

—C'est étonnant, je ne reconnais pas bien sa voix !

—Moi non plus.

—Il paraît avoir beaucoup souffert ?

—Oui ; il a vieilli, il porte plus que son âge, il est tout noir, tout brûlé par le soleil.

—Moi, murmura le père, je le vois toujours tel que je l'ai vu pour la dernière fois.

Il pencha sa tête sur sa poitrine, et ses paupières devinrent humides.

Pendant ce temps, Cuchillo et Louis Clermont étaient remontés dans leur appartement.

—Eh bien, c'est fait, terminé ! s'écria Cuchillo, soulagé.

—Oui, enfoncez le vieux ! comme les autres, grommela le bandit. Enfoncez tout le monde... sauf un !

—Que veux-tu dire ?

—Je veux dire que cette brute de Sylvain... m'inquiète.

—Est-ce qu'il t'a reconnu ?

—Je n'en sais rien. Mais je le saurai !... Et alors !...

Il n'acheva pas sa pensée et retomba dans le silence.

VII

LE « NANAN » DE LOUIS CLERMONT

—Le lendemain matin, de bonne heure, Mlle de Léon, un sac de voyage à la main, attendait à la porte du jardin, tout en causant avec Annette, le vieux Sylvain et sa voiture pour la conduire à Besançon où elle devait passer quarante-huit heures.

Elle allait assez souvent dans l'ancienne capitale de la Franche-Comté, et alors elle descendait chez une vieille dame qui avait connu, autrefois, sa famille.

Il s'agissait, cette fois, de faire quelques emplettes nécessaires à l'installation un peu plus confortable du marquis et de M. Bernard, car l'appartement qu'ils occupaient, abandonné pendant une vingtaine d'années, ne pouvait se prêter qu'à une installation tout à fait provisoire.

C'est avec Annette qu'elle avait complété ces améliorations et ces changements, dont on s'était bien gardé de faire connaître le détail au vieux duc.

Il consentait, à la vérité, à recevoir « le fils prodigue ; » mais non à « tuer le veau gras en son honneur. »

L'absence de Mlle de Léon devant se prolonger plus que d'habitude, Mlle de Kandos ne l'avait pas accompagné, afin de rester près de son grand père, et de veiller sur lui, d'autant plus que Jeanne avait emmené Sylvain avec elle.

Cuchillo employa presque toute cette journée, sous prétexte de jeter un premier coup d'œil sur les terres du duc et l'état de leur exploitation, à prendre connaissance des lieux, et à se rendre compte par lui-même d'une foule de détails topographiques qu'il ne pouvait paraître ignorer ou avoir oubliés.

Bernard n'avait pas voulu le suivre dans ses pérégrinations, et son complice, trop heureux d'être seul un instant, n'avait pas insisté.

Le faux marquis ne rentra qu'assez tard et fort fatigué.

La nuit était venue depuis longtemps.

On servit à souper aux deux nouveaux habitants du château dans leur appartement.

Depuis que le duc était aveugle, on ne prenait plus qu'un seul repas en commun : celui de midi.

Le soir, le vieillard mangeait à peine et ne quittait point sa chambre, où tantôt sa petite fille, tantôt Jeanne la servait.

Ce jour-là, ce fut Annette qui présida au repas de son grand-père, et lui tint compagnie, jusqu'à l'heure où il éprouvait le besoin de dormir. Cuchillo et Louis Clermont restèrent donc seuls, de leur côté.

Pendant le souper, ils ne causèrent que de choses indifférentes. La petite servante, Ursule, allait et venait, faisant le service, et il fallait jouer serré devant elle.

Dès qu'elle fut partie, les deux personnages quittèrent leur masque et leur rôle.

—As-tu bien employé ta journée ? demanda Clermont.

—Oui, j'ai vu ce que je voulais voir, et parcouru les environs, de façon à les connaître sur le bout du doigt.

—« Buenol » Moi, de mon côté, je n'ai pas perdu mon temps. Et je t'apporte un dessert auquel tu ne t'attends pas. Un vrai « nanan » quoi !

—Que veux-tu dire ? interrogea Cuchillo.

—Regarde-moi ça, fiston !

Et Louis Olr-mont tira, de sa poche de côté de son paletot, un cahier assez volumineux de papier dit « pelure d'oignon », qui tient le moins de place possible.

Il pouvait bien y avoir une centaine de feuillets, couverts d'une petite écriture fine et ferme, penchée et serrée ; de ravissantes « pattes de mouche », ou un mot.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? fit Cuchillo surpris.

—Lis l'en tête du premier feuillet.

Cuchillo prit le paquet, y jeta les yeux et lut :

JOURNAL DE JEANNE

—« Journal de Jeanne ! » répéta-t-il. Que signifie ?...

—Cette écriture de femme, ce nom... tu ne devines pas ?

—Mlle de Léon ! s'exclama brusquement le faux marquis.

—Et « voilà ! » ricana le vieux forçat.

—Qui t'a donné cela ?

—Personne !

—Où l'as-tu trouvé ?

—Je l'ai trouvé en le cherchant.

—C'est à dire que tu l'as pris !

—Mon Dieu, oui !

—Où ça ?

—Dans le petit secrétaire !

—C'est une infamie ! fit Cuchillo, en se levant avec colère. Tu as osé forcer ce meuble !

—Peuh ! Personne ne s'en doutera. Tu devrais connaître le fini de mon travail.

—Qu'importe ? C'est ignoble ! Comment, tu ne peux même respecter cette jeune fille si noble, si pure...

—Et si belle ! acheva le cynique coquin. Je te trouve bon dans ce rôle ! Est-ce que tu la respectes, toi ?

—Profondément !

—Eh bien, alors, pourquoi lui mens-tu ? Pourquoi la trompes-tu ? Pourquoi en fais-tu notre complice... inconsciente, il est vrai, mais très réelle ? car c'est elle qui t'a ouvert les portes de la maison et les bras du papa ..

—Ce n'est que trop vrai ! répliqua Cuchillo avec une rage concentrée. Mais ce que nous faisons est assez ignoble, déjà, sans y ajouter des fioritures de ton goût. Je n'irai pas forcer ses meubles et lui voler ses secrets et ses pensées. Va reporter cela ! Je le veux !

—Bast ! fit Clermont d'une voix brève et sardonique. Je sais pourquoi j'agis. Nous sommes menacés. Tout n'est pas terminé comme tu le crois... Nous avons un ennemi ici, c'est Sylvain. Plus ou moins dangereux, je l'ignore encore... mais il faut se garder à carreau.

« Nous n'avons qu'une amie sérieuse... C'est la Petite Fée. Il faut donc la connaître à fond et la tenir. Lis ces pages... et tu me remercieras.

—Non ! ce serait une bassesse... un abus de confiance.

—Est-ce que tu en es déjà amoureux ?

Cuchillo rougit de colère.

—Je l'admire et je la respecte... parce qu'elle le mérite.

—Carajo ! Il ne faut pas la faire à papa ! Assez de sensi-

bilité naïve. Lis ces pages, te dis-je ; elles t'intéresseront ; il faut que tu saches ce qu'elles contiennent. Il le faut ! Entends-tu ?

« On y parle tout le temps d'un certain marquis, nommé Paul de Kandos, qui te touche de près.

—Ah ! fit Cuchillo étonné.

—C'est comme ça ! D'ailleurs, tu peux bien lire ce que j'ai lu... L'INDÉLICATESSE est commise.

Il haussa les épaules, en ricanant avec mépris.

—Va, profite-en sans scrupule...

—Tu as lu ?

—Parbleu !

—Et il n'est question que de Paul de Kandos ?

—Il n'est question que de lui !

Cuchillo regardait avec curiosité les pages étalées sous ses yeux, oubliant à présent sa première indignation.

Louis Clermont avait raison.

L'infamie était commise, sans qu'il y fût pour rien, et, dans la situation qu'il avait acceptée, qui veut la fin veut les moyens.

Puis Jeanne l'avait touché, « empoigné », comme on dit.

Elle le charmait et le préoccupait.

Peu à peu, il sentait naître en lui un immense désir de la connaître mieux et plus à fond.

D'ailleurs, si elle parlait de Paul de Kandos, ne fallait-il pas qu'il sût ce qu'elle en disait ?

Cela pouvait, cela devait servir.

—Je vais dans ma chambre, reprit froidement le vieux forçat. Le temps presse. Je te laisse deux heures pour lire cela. Il faut que je le remette en place, cette nuit même.

—Et si on t'avait surpris... Si on te surprenait ?

—Laisse donc ! ça me connaît. Seulement, fais vite.

Il tira de son gousset une montre de métal blanc.

—Il est neuf heures. A minuit sonnant, le cahier doit reposer à sa place. Tu m'entends. « Hasta la vista ! » Au revoir.

Et, prenant un des deux chandeliers placés sur la table, il s'esquiva lestement.

Resté seul, Cuchillo s'empara du cahier qui contenait les confidences de Mlle de Léon, se rapprocha de la bougie, dont la faible lueur éclairait à peine la vaste pièce et le feuillet, d'une main émue et encore hésitante.

Le cahier contenait cent vingt feuillets, portant des dates diverses, dont la dernière remontait à la veille, après l'arrivée des deux hommes au château de Kandos.

Ce n'était point un récit suivi, mais une succession d'impressions et de pensées, sur des sujets différents, jetés au jour le jour par Mlle de Léon.

Elle y parlait d'elle et de ceux qui l'entourait, surtout de l'ABSENT, dont Cuchillo venait tenir la place.

La jeune fille avait écrit, comme elle pensait, ouvert son cœur tout entier, dans ces pages que nul ne devait voir.

Cuchillo les lut avec avidité.

Nous ne les reproduirons pas dans leur entier.

Nous ne citerons que les passages qui ont trait directement à cette histoire, qui frappèrent le plus vivement l'enfant naturel de Mlle Pruneau ; ceux qui agissent d'une façon décisive sur la tournoir de ses propres idées, et sur la nature de ses propres sentiments ; ceux, par conséquent, qui exercèrent une action déterminante sur la suite des événements étranges dont il nous reste à faire le récit exact.

IX

LE JOURNAL DE JEANNE

« Tout le monde ici me dit du mal du fils absent, on ne m'en parle qu'avec réticence, et, cependant, je ne puis arriver à partager les sentiments qu'il inspire à ceux qui devraient avoir le plus d'indulgence pour lui !

« Est-ce donc parce que je ne l'ai jamais connu ?

« Son père ne prononce son nom qu'avec colère.

« Sa fille, cette jolie petite créature d'Annette, n'en parle point, et ne paraît songer qu'à sa mère...

« Je sais qu'il y a eu des torts graves... qu'il a commis des fautes...

« Il devrait m'être indifférent ou odieux...

« Comment se fait-il que je pense sans cesse à lui ? Et que j'éprouve souvent le besoin de le défendre, bien que je ne l'ose pas, n'ayant aucun droit pour le faire, et ne sachant vraiment ce que je pourrais dire en sa faveur ?

« Ce matin, j'ai parcouru le château, ou plutôt la maison, car cette vieille bâtisse, vaste et sombre, froide et vide, n'a rien d'un château, et n'a reçu ce nom que de la courtoisie des paysans des environs, sans le mériter à aucun égard.

« Le vieux Sylvain me conduisait.

« Puisque le duo infirme ne peut plus rien diriger par lui-même, puisque Annette est encore trop jeune pour être véritable maîtresse de maison, c'est à moi de reconnaître les bontés de M. de Kandos, en me rendant le plus utile qu'il me sera possible.

« Tout est à la débâcle ici, depuis que le chef de la famille ne fait plus sentir son autorité immédiate.

« Quant à Annette, c'est une enfant singulière, passionnée et concentrée, capricieuse, volontaire, que je sens que j'aimerai, néanmoins, de tout mon cœur, et dont je veux être aimée...

« Hélas ! la pauvre enfant, ne lui a-t-il pas manqué, comme à moi, les caresses d'une mère, et n'est-elle pas aussi orpheline que moi, malgré l'affection de son grand-père, qui a plus besoin de protection, aujourd'hui, qu'il ne peut en donner aux autres ?

« Le duo est un vieillard aigri, brisé, par une déception, contre laquelle il se raidit, mais qui le rouge et le tue.

« Il a chassé, maudit son fils...

« Il le maudirait et le chasserait encore : il n'a pu l'oublier, et cette rupture lui a laissé, au cœur, une plaie que ne so cicatrise pas.

« Comment allier cette sensibilité vraie à cette dureté implacable ?

« En y réfléchissant bien, je crois avoir trouvé la solution du problème :

« Le duo est victime d'une éducation fautive et de ses propres préjugés. — Il s'est créé un idéal du père de famille ; et, à cet idéal, il a sacrifié l'homme simple et bon, au fond, qu'il y avait en lui.

« Sa conduite n'est point dictée par sa nature, mais par un parti pris de se conformer à un certain modèle qu'il a bâti de toutes pièces, et qui existe dans sa volonté sans exister dans son cœur.

« C'est un homme à consoler, à réconcilier avec la vie.

« J'y essaierai !

« En parcourant les grandes pièces nues et glacées du château, sous la conduite de Sylvain, l'homme de confiance, paysan encroûté, que rien n'a pu dégrossir, qui est honnête avec stupidité et dévoué avec fanatisme, je suis arrivée au second étage, dans

une pièce encore plus froide, plus nue et plus triste que toutes les autres.

« C'est l'ancien appartement du marquis ! m'a dit Sylvain. C'est là que s'est écoulée son enfance.

« Pauvre enfant !

« J'ai eu le frisson en voyant le cadre lugubre où se dessinaient les premières années de sa vie.

« On n'y a rien changé depuis son départ, » ajouta Sylvain.

« Je me suis approchée de la table de noyer mal dégrossi, où il travaillait.

« J'y ai trouvé deux ou trois vieux livres latins, tout froissés par des mains d'écolier.

« J'en ai ouvert un :

« Sur la dernière page, maculée de taches d'encre, j'ai déchiffré, écrite d'une écriture hésitante et encore mal formée, cette phrase, qui ferait rire tout le monde et qui m'a donné presque envie de pleurer :

« — Mon Dieu, que je m'ennuie ! C'est aujourd'hui la foire ! »

« J'ai fourré le livre dans ma poche.

« Oui, un enfant devait s'ennuyer ici !...

« Quelle horrible chose que l'ennui pour ces pauvres petits êtres ! Qui ne s'est ennuyé, enfant, ne peut s'en rendre compte !

« Moi aussi, j'ai passé de longues journées, seule, dans des coins sombres... alors que le soleil ruisselait au dehors, et que mes petites camarades étaient en fête, ou fêtées par leurs parents... Mais j'étais orpheline... et lui, il avait son père !

« Décidément la vie est sombre ici, et n'était la présence et le printemps d'Annette, je m'y sentirais aussi mourir d'ennui.

« Cela tient de la caserne et du couvent.

« Le duo est avare, méfiant et égoïste.

« Tout est réglé. Les petites choses y sont colossales... Les grandes n'existent point.

« J'ai connu, souvent, une existence plus dure que celle que je mène ici, où ma chère Annette me montre une vive sympathie, et son grand-père une affection sincère et une confiance qui m'honore et me relève, moi pauvre fille, sans le sou, sans avenir, réduite, dès l'enfance, à la sujétion du malheureux, à qui l'on semble toujours faire l'aumône par grâce, alors qu'on exploite le plus ses forces et son intelligence.

« J'ai été institutrice dans des familles, où il me fallait subir les caprices de sots enfants gâtés et sans cœur, les impertinences et les grands airs de parents plus mal élevés encore, la jalousie bête des domestiques inférieurs.

« A Kandos, je suis traitée avec égard, avec affection... J'ai la haute main sur tout ; je gouverne la maison ; je suis une amie et un premier ministre...

« Le vieux duo me permet même de guider Annette comme le ferait sa mère, non comme une sous-maîtresse ; et pourtant l'atmosphère qui m'entoure me pèse et me glace.

« Que devait-ce être, alors que les quatorze printemps d'Annette ne réchauffaient pas cet hiver ?

« Alors que le duo, non cloué dans son fauteuil, pouvait tout régenter, tout surveiller ?

« Alors que la présence d'aucune femme n'apportait, dans cet intérieur rigide, étroit et gourmé, son sourire et ses fantaisies ?

“ A force d'interroger, j'ai fini par avoir mille détails sur la vie que menait le marquis enfant, puis adolescent, avant l'événement qui amena son départ de la maison paternelle...

“ Sylvain m'en a fait le tableau avec componction et admiration.

“ Ah ! comme je comprends la révolte de cette imagination contre cette existence, à peine supportable pour des hommes faits, revenus de tout, ou absorbés par les passions mesquines de l'existence solitaire.

“ Paul de Kandos est né dans une prison, et son père ne lui a montré que le gélier.

“ Plus tard, il était certain que le jeune homme voudrait connaître la liberté, le grand air.

“ Je suis sûr que je devine sa nature : nature nerveuse, impressionnable, ardente... nature faible et passionnée, avide de mouvement et d'affections... nature féminine à certains égards ; oiseau de lumière, né et couvé dans un nid d'oiseau de nuit !

* **

“ On dit qu'il était charmant, et que c'est encore un des plus beaux hommes qu'on puisse voir.

* **

“ Je fais, maintenant, pourquoi j'ai tant de sympathie pour lui : j'ai toujours été du côté des faibles et des vaincus, contre les forts et les vainqueurs.

“ Est-ce parce que moi-même j'appartiens aux premiers ?

“ Orpheline, élevée par charité, souvent désespérée, je me rappelle combien de fois j'ai désiré d'être un garçon, au lieu d'une fille, pour faire le milieu où j'étouffais, pour me lancer, aussi à travers la vie, m'y conquérir une place et surtout l'indépendance !

“ Plus je vois le duc, mieux je comprends les torts qu'il a dû avoir, le plus loyalement du monde, vis-à-vis de son fils...

“ Pourtant, je me sens aussi une vive affection pour ce vieillard, premier victime de lui-même et de ses croyances étroites, sans charité, sans chaleur.

“ Enfin, j'ai osé aborder ce sujet avec le duc de Kandos.

“ Je lui ai parlé de son fils...

“ Je l'ai supplié de lui pardonner... de le rappeler.

“ Il était ému, en dedans ; mais il est resté inébranlable, huché sur les hauteurs de l'autorité paternelle.

* **

“ Il m'a raconté le mariage de Paul, et tout ce qu'il lui reproche, depuis qu'il a quitté la maison paternelle.

“ C'est un joueur, paraît-il. Un mauvais sujet.

“ Il a eu des maîtresses, beaucoup de maîtresses... de vilaines femmes !

“ On peut donc aimer plusieurs fois dans sa vie... ?

“ Ou bien, c'est qu'il n'aura pas rencontré la femme qu'il devait aimer...

“ Oui, ce doit être cela !

“ On dit, aussi, qu'il y a des hommes irrésistibles, dont toutes les femmes sont amoureuses.

“ J'ai lu les deux vers de Musset sur DON JUAN, et, pendant bien des nuits, ils m'ont tenu éveillée..

“ Je rêvais qu'il m'aimait à mon tour, ce fameux don Juan, et je me sentais de taille à le remuer, à le dompter, à force d'amour et de tendresse...

“ Je me disais :

“ Moi, il ne m'eût pas abandonnée, comme les autres...

“ Quelle folie !

“ Mademoiselle Jeanne, est-ce que vous seriez une petite vaniteuse ?

(A CONTINUER.)

Commencé le 16 Décembre 1886 — (No 364).

A NOS ABONNÉS

Ayant à rencontrer plusieurs obligations, nous prions nos abonnés qui ont reçu leur compte la semaine dernière de nous en faire parvenir le montant immédiatement.

L'abonnement étant notre seule source de revenus, nos souscripteurs comprendront sans peine qu'il est absolument nécessaire pour nous que le paiement se fasse ponctuellement.

LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIEME PARTIE — VENISE

II

Le lendemain de ce jour, vers midi, le soleil dorait la façade du palais Dandolo, ses rayons dansaient joyeusement devant la fenêtre ouverte sur un de ses balcons de dentelle, et la brise de mer rafraîchissait l'atmosphère déjà chaude du commencement de mars.

Une jeune fille, mollement couchée sur des coussins, entourée de mousseline et d'un châle de l'Inde, rose, la tête appuyée sur sa main ployée, semblait jouir voluptueusement de ce temps délicieux et absorber la vie par tous ses pores, se colorait faiblement ; ses yeux s'animaient, ses lèvres frémissantes souriaient dans l'espace. un souvenir ou une espérance l'agitait ; peut être l'un et l'autre.

La porte de sa chambre s'ouvrit : elle ne s'en aperçut pas, tant sa rêverie était profonde.

Cette chambre, meublée avec une somptuosité asiatique, offrait alors un coup d'œil ravissant, ainsi éclairée, et embellie par la présence de la jeune fille.

— Vous ne m'entendez pas, Aurore ? dit Amarante, prenant la main de sa sœur ; vous avez pourtant bien meilleur visage ce matin, et il me semble que votre nuit a été bonne.

Aurore tressaillit comme une personne réveillée en sursaut.

— Ah ! bonjour, madame, répondit-elle, je vous remercie de vos soins : je vais en effet un peu mieux, beaucoup mieux, très-bien !...

La comtesse la regarda d'un air surpris et troublé. Elle s'assit sur le bord du sofa où sa sœur était étendue, et essaya de lui reprendre la main, qu'Aurore avait déjà retirée et qu'elle retira de nouveau.

— D'où vient cet accueil, Aurore ? que vous ai-je fait ? que vous est-il arrivé depuis hier au soir ? Vous me paraissez sous le poids d'idées nouvelles et étranges ; qu'avez-vous ?

— Vous êtes vous bien amusée, cette nuit, sur la plage ?

— Comme à l'ordinaire. Pourquoi cette question ?

— Parce que je veux m'y amuser aussi, moi, et que j'irai ce soir.

— Vous irez, vous ? dans l'état où vous êtes ?

— J'irai.

—Vous n'y songez pas, Auroro : vous pouvez à peine vous soutenir.

À ce mot, la jeune fille renversa les oreillers qui l'entouraient, se dressa toute droite, marcha d'un pas ferme autour de l'appartement et se mit à danser une courante.

La comtesse la suivait de l'œil, stupéfaite et ne pouvant croire ce qu'elle voyait.

—Hier vous étiez mourante !

—Hier, oui ; mais aujourd'hui... le soleil est revenu !

L'exaltation avec laquelle elle prononça ces mots n'avait rien de fébrile : elle parlait du cœur.

—Auroro, Auroro, vous me cachez quelque chose, reprit Amaranthe d'un ton affligé.

—Je ne vous cache rien ; mais quand cela serait ? vous êtes si bonne pour moi, vous vous intéressez tant à mon bonheur ! En vérité je serais un monstre d'ingratitude.

—Au nom du ciel ! cessez cette ironie et parlez-moi franchement : d'où vient ce changement complet. Avez-vous enfin renoncé à votre folie ?

—Taisez-vous ! taisez-vous ! Ne jugez pas, n'accusez pas un sentiment qu'il vous est défendu de comprendre.

L'agitation augmentait, les joues se coloraient de plus en plus. Madame Dandolo sentit une pitié profonde pour cette pauvre enfant, qui souffrait si jeune et qui souffrait tant.

Elle alla vers elle et essaya de la ramener à son lit de repos.

—Laissez-moi, laissez-moi, je sais tout ! Je sais, je sais... quo vous ne m'aimez pas !

—Je ne vous aime pas ?

—Non, car vous voulez mon malheur, car c'est vous qui avez supplié mon père de m'enlever à celui que j'aimais ; c'est vous qui, après sa mort, vous chargez de poursuivre ses volontés implacables ; c'est vous qui êtes mon bourreau ! Mais, malgré vous, je ne mourrai pas à présent.

—Hélas ! pensa la comtesse, on se rasseyant découragée, hélas ! sa raison n'y est plus !

—Non, je ne mourrai pas, et j'irai au bal, j'irai à la place Saint-Marco avec vous : on m'admira aussi, on me suivra, on me fera démasquer pour voir ma beauté près de la vôtre, et savoir laquelle a plus d'éclat. Oh ! je vais être heureuse ! heureuse !

—Vous serez heureuse, si vous désirez l'être, Auroro : un peu de courage pour oublier, et vous reprendrez à la vie.

—Je n'oublierai pas, je ne veux pas oublier ! je veux vivre et me souvenir ! Jamais mon cœur ne contiendra toute la joie qui l'inonde.

—Je vous en conjure encore, Auroro, au nom de notre mère, ne me laissez pas dans cette inquiétude ; confiez-vous à moi : qui vous cause cette joie ?

—J'ai rêvé cette nuit.

Elle prit des castagnettes attachées à un ruban qui pendait près de la fenêtre, et se mit à les agiter.

—Qu'avez-vous donc rêvé ?

—Le paradis.

—C'était donc bien beau, le paradis ?

—Si c'était beau ! Il y était.

—Toujours lui ! murmura la comtesse.

—Mon Dieu ! quel temps ! quel soleil ! Il faut que je sorte, je vais sortir.

—Aurore ! écoutez-moi, je vous en supplie.

—Quel mal y a-t-il à ce que je sorte ? Suis-je condamnée aux verrous ? Voulez-vous faire de moi une religieuse ?

—Ah ! ma sœur, jamais vous ne m'avez parlé ainsi !

Auroro ne l'écoutait point : debout sur le balcon, elle humait l'air, elle se chauffait au soleil, elle suivait de l'œil toutes les gondoles. Évidemment elle cherchait quelque chose ou quelqu'un.

Une idée traversa l'imagination d'Amaranthe.

—Serait-il ici ! se dit-elle ; non, non, c'est impossible : il a été envoyé trop loin, il ne peut revenir ainsi... et puis sa lettre !

Elle prit vivement son parti : il était survenu depuis la veille un événement quelconque dans la vie de sa sœur ; il fallait interroger, savoir.

Elle alla dans le cabinet de toilette et appela les femmes qui s'y tenaient toujours. Elle répondirent unanimement que leur maîtresse avait veillé seule jusqu'à deux heures, qu'en suite elle s'était couchée, qu'elle avait elles-mêmes fermé les portes, et qu'elles n'avaient entendu aucun bruit jusqu'au moment ordinaire de son lever.

—Elle n'a reçu aucune lettre ?

—Aucune.

—Vous êtes certaines qu'elle n'a parlé à personne ?

—À qui que ce soit.

—Teresa ! Cuccia ! s'écria Auroro de sa chambre, vite ici : je veux m'habiller, je veux sortir ; qu'on prévienne mes gondoliers, à l'instant ; hâtez-vous !

Les filles se précipitèrent et la comtesse rentra.

—Je vais me préparer, afin de vous accompagner, ma sœur.

—Vous ! non, je n'ai pas besoin de vous ; j'ai mon écuyer et mes femmes ; je suis mademoiselle de Saint-Même, aussi grande dame que vous. Toute comtesse Dandolo et patriotenne que vous soyez, je ne vous dois rien et je sortirai seule.

Auroro était évidemment sous une influence mauvaise, une influence ennemie. Le meilleur moyen de la combattre était certainement de feindre de l'ignorer.

Madame Dandolo ne fit donc aucune observation.

—C'est bien, répliqua-t-elle ; puisque cela vous convient ainsi, je vais faire appeler vos gens. Nous nous retrouverons sans doute bientôt.

—Teresa, continua la jeune fille, dites qu'on découvre ma gondole : il me faut de l'air et du soleil, il me faut voir et être vue.

En quittant sa sœur, madame Dandolo donna des ordres précis pour qu'elle fut suivie et observée, pour que nul ne l'approchât ; elle prit enfin toutes les précautions imaginables, la recommanda aux gens de confiance qu'elle mit auprès d'elle, et se retira dans son appartement, afin de communiquer au comte ses nouvelles craintes.

Cependant, Auroro s'était parée de la manière la plus élégante. Elle jeta par-dessus sa toilette un bahuto rose, qu'elle laissa ouvert, et prit son masque à la main. Elle jeta un coup d'œil triomphant sur son miroir, et, se retournant vers Cuccia qui lui présentait son flacon :

—Je suis belle ainsi, n'est-ce pas ? dit-elle.

Et, sans attendre sa réponse, elle courut vers la galerie où l'attendait son écuyer.

Personne n'eût pu reconnaître la jeune fille mourante encore la veille : elle semblait maintenant pleine de force et de santé, elle semblait porter la vie avec bonheur, avec surabondance.

Avant d'entrer dans sa gondole, elle jeta un regard inquiet autour d'elle ; mais ses traits s'illuminèrent bientôt, et elle s'étendit mollement sur ses coussins, semblable à Cléopâtre dans sa galère.

Dès qu'on l'eut reconnue, elle fut saluée par tout ce qu'elle

rencontra ; on lui envoya des baisers, suivant la façon italienne de l'époque, on cria « viva ! » on lui jeta des dragées et des fleurs.

Elle accueillit tout, souriante et gaie, elle rendit les compliments, elle ramassa les bouquets, donna les bonbons à sa suite et passa ainsi deux heures sur le Canal-Grande à se faire adorer, suivre, applaudir.

L'asso enfin, elle donna ordre de la reconduire au palais Dandolo, et dit tout haut : « A ce soir ! » en envoyant à son tour un baiser dans l'espace, et remonta chez elle enivrée, ravie, leste et fringante comme une fiancée de la veille.

— Ah ! murmura-t-elle en se laissant tomber sur son lit de repos, ah ! je n'aurais jamais cru qu'il me restât tant de forces, après tant de souffrances !

L'heure de souper arriva. Aurora n'y descendait jamais. Elle parut, ce soir-là, au moment où l'on allait se mettre à table.

La surprise fut grande : les convives se levèrent, et le comte alla au-devant d'elle.

Sa beauté et sa parure resplendissaient d'un éclat presque aussi brillant que celui de la comtesse. Elle fit un salut charmant et accepta la main que lui présentait son beau-frère.

— Vous êtes étonnées de me voir parmi vous, mesdames ? mais vous le serez bien davantage, dit-elle, quand vous saurez que je suis guérie et que je veux être de tous vos plaisirs.

On s'empresse de la féliciter, madame Dandolo plus volontiers que les autres, et pourtant avec une arrière-pensée de tristesse et de méfiance. Elle comprenait un danger inconnu, un danger d'autant plus difficile à combattre qu'on ne savait où était l'ennemi. Elle se promit cependant de le vaincre, ou au moins de le conjurer par tous les moyens possibles.

A l'heure habituelle, on se rendit à la place Saint-Marc. Le comte s'empara de sa belle-sœur et la promena orgueilleusement dans la foule, où les admirations pour sa beauté retentissaient de toutes parts.

— Vous entendez, ma sœur ? Croyez-vous que nous eussions apprécier les belles femmes aussi bien qu'à Versailles, en Italie ?

— Vous êtes plus que galants ici, vous êtes enthousiastes.

— Et vous, préférez-vous la galanterie ?

— Je préfère l'amour.

— Ma sœur !

— N'êtes-vous pas de mon avis ?

— Nous n'avons pas le droit d'avoir le même à ce sujet.

— Ah ! oui, je comprends : vous, vous pouvez aimer votre femme, ma chère sœur, parce qu'elle est riche et noble, parce que mes parents et les vôtres ont trouvé ce mariage « convenable » La convenance ! ce mot me poursuit même ici, même dans ce pays de folies où le plaisir est, dit-on, la seule règle.

« Mon bon frère, ajouta-t-elle avec une adorable coquetterie, voyons, répondez-moi, vous qui n'êtes point élevé sur les genoux des douairières, vous qui n'avez pas toujours marché dans les parterres alignés de Versailles, ni réglé votre âme sur l'air du menuet, parlez-moi franchement : si ma sœur, au lieu d'être mademoiselle de Sainte-Même, avec une belle fortune et tout ce qui constitue une grande position, eût été une jeune fille pauvre, belle, charmante, qui vous eût adoré et que vous aimassiez comme vous l'aimez, l'eussiez-vous épousée ? eussiez-vous tout risqué, tout perdu pour elle, comme vous le feriez certainement aujourd'hui ? Je parie que vous allez me répondre non, toujours par convenance, mais que votre cœur répondra oui.

— Ma sœur, vous vous trompez, je ne répondrai ni oui ni non, je vous répondrai : Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ?

— Non, je ne sais pas et je ne puis le savoir, car si votre sœur eût été dans les conditions que vous dites, jamais je ne l'aurais aimée assez pour en faire la maîtresse de ma vie. Les affections inégales ne peuvent avoir ni durée, ni puissance : ce sont des caprices, et voilà tout.

— Mon frère, vous avez promis à votre femme de me parler ainsi : c'est une leçon faite, vous ne la pensez pas.

— Ma petite Aurora, je parle ainsi à mon point de vue, à moi, homme. Si je me mettais au vôtre, je vous dirais bien autre chose. Pour une femme de votre naissance, aimer un homme au-dessous de vous, ce n'est plus un caprice, ce n'est plus une folie, c'est un déshonneur.

« Le signor Dandolo donnant son nom à une fille du peuple, en fera toujours une signora Dandolo ; mademoiselle de Sainte-Même échangeant le sien contre celui d'un va-nu-pieds quelconque, deviendra la femme de ce va-nu-pieds, entrera dans sa cassette : au lieu de l'élever j'usqu'à elle, elle descend jusqu'à lui, voilà la différence.

— Et qu'importe ! si je l'aime ?

— L'aimerez-vous toujours ? Son amour vous tiendra-t-il toujours lieu de tout ce que vous perdrez pour lui ? Quand le bandeau sera tombé, et que vous verrez à quel homme vous avez fait ces sacrifices, le désespoir n'entrera-t-il pas dans votre âme ? Aurora, cette conversation est bien grave pour un lieu tel que celui-ci ; mais demain, venez un peu causer avec moi, dans cette tourelle que vous aimez tant, où vous avez entendu de magnifiques fabliaux sur les dames Dandolo du vieux temps : j'espère obtenir votre confiance et vous prouver que vous n'êtes pas dans le vrai, ni de la vie, ni des sentiments.

Le charmant visage d'Aurore exprimait une colère contenue. Elle allait répondre vivement sans doute, lorsqu'un homme de haute taille, masqué jusqu'aux dents, s'approcha du comte et, portant la main à son chapeau, sans l'ôter tout à fait néanmoins, dit d'une voix évidemment contrefaite :

— Serait-il permis d'entretenir un instant la signorina ?

— Avec son consentement, monsieur, sans aucun doute. Si vous n'êtes pas étranger, vous devez savoir que les lois du carnaval autorisent cette liberté. C'est donc à vous, signorina, à prononcer sur la demande de monsieur, et à l'accepter, si elle vous agréée.

Mademoiselle de Sainte-Même, à la voix de l'inconnu, était devenue pâle, puis elle avait rougi, puis elle avait pâli de nouveau, puis elle s'était troublée. Elle répondit avec assez de fermeté, et même une sorte d'enjouement, qu'elle était toute prête à suivre le cavalier sous les arcades de la place.

M. Dandolo lui ramit son bras en s'inclinant ; mais pour être plus certain de ce qui se passerait et pour mieux observer la jeune fille confiée à ses soins, il attacha son masque, croisa son bahuto, et se trouva de la sorte absolument semblable aux autres hommes confondus dans la foule. Il put donc marcher derrière elle sans qu'elle le reconnût et sans qu'elle s'en doutât.

Une circonstance fortuite le frappa et l'inquiéta même : Aurora aussi avait remis son masque. Elle s'appuyait sur son chevalier avec une sorte de nonchalance voluptueuse, qui ressemblait à une intimité tendre ; ils ne se disaient rien, mais ils devaient se comprendre par un langage muet et presque intérieur.

— Quel est cet homme ? se demanda-t-il.

En ce moment, madame Dandolo venait de l'autre côté de la place avec une jeune Milanaise, la marchesa Bresca, dont les aventures avaient un certain retentissement en Italie, mais qu'A-

marantho aimait néanmoins à cause de ses qualités excellentes, oryait-elle.

La marchesa la faisait rire aux larmes par ses lazzi et ses épigrammes.

Elles allaient passer près d'Aurora sans la reconnaître, lorsque le cavalier qui la conduisait s'arrêta spontanément devant elles, en disant :

—Je veux parler à ces deux riuses.

—Vraiment ! reprit la belle Florina, vous êtes obscur comme la nuit, seigneur inconnu, et vous me donnez envie de vous pénétrer. Messieurs, continua t-elle en s'adressant à un groupe de jeunes gens qui les accompagnaient, messieurs, éloignez-vous : nous allons entendre quelque oracolo, je suppose, et nous vous rappellerons quand il en sera temps.

III

Amaranthe n'était point d'une nature gaie : à peine s'animait-elle quelquefois en joyeuse compagnie, et la mélancolie reprenait promptement ses droits. Depuis la mort de sa mère, depuis celle de son père surtout, après une scène mystérieuse qu'elle avait eue avec lui, on l'avait peu vue sourire.

Elle ne se plaisait que seule avec son mari, et si on la rencontra dans le monde, c'était pour obéir aux obligations de son rang ; et pour tenir la place que son mari exigeait qu'elle remplit dans cette Venise où ils se devaient pour ainsi dire à la ville tout entière, par les souvenirs et la gloire de leur famille.

Elle se prépara donc à assister, silencieuse et indifférente, à la scène de provocations moqueuses qui allait se passer, et lorsqu'elle se vit interpellée par le masque inconnu, elle n'eut pas la présence d'esprit de répondre ; à peine si elle l'avait entendu.

—Vous êtes bien madame Dandolo, répéta-t-il.

—Sans doute, elle est madame Dandolo, répliqua la Fiorina et moi je suis la marchesa Bressa. Nous n'avons ni l'une ni l'autre de raison pour nous cacher. Que nous voulez vous ! Si vous n'êtes pas plus amusant, nous passons. on nous attend ailleurs.

—A vous dono, signora Fiorina, marchesa Bressa, contessina Cenci, n'est-ce pas ? propriétaire de cette belle et triste villa du lac de Como, que l'on appelle Balbianino.

(A SUIVRE)

Commencé le 10 Mars 1887 — (No 376).

Toute personne qui s'abonne à ce journal pour un an ou plus, reçoit gratuitement (outre la prime à laquelle elle a droit) le commencement de ces deux feuilletons.

VARIÉTÉS

Des ivrognes sont attablés au cabaret.

L'un d'eux s'est endormi les couilles sur la table. Alors ses compagnons, d'une seule voix :

—Tu dors, brute, et l'rhum est dans les verres !

Un Parisien parle à un Marseillais des récentes expériences téléphoniques :

—Men cer, ze veux croire que votre téléphone de Paris transmet jusqu'aux moindres nuances de la voix. Mais ce que tu serais épaté si tu connaissais celui de Marseille !

« L'autre zour, ze me mets en communication avec un correspondant. Aux premiers mots, il m'interrompt pour me dire :

—Té ! tu as manzé de l'ail !

« C'était, ma foi, vrai, troum de l'air !

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'un des numéros ci-dessous :

- 1.—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongaey ; Les Héritiers du Poignard ; et plus de cinquante historiettes, etc.
- 2.—Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, etc.
- 3.—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 4.—La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat.
- 5.—Une Vengeance de Peau-Rouge ; La Demoiselle du Cinquième ; Le Crime d'un autre ; etc.
- 6.—Les Meurtriers de l'Héritière ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; etc.

Toute personne s'abonnant pour plus d'une année, peut choisir autant de numéros qu'elle prend d'années d'abonnement.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus et les suivants :

Exit l'Empoisonneur — Le Testament Sanglant — Les Drames de l'Argent.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne seront responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}, EDITEURS,

Boîte 1986

475 Rue Craig, Montréal.